

l'encoche

revue d'information
de la commune de Montana



Décembre 2005 - N° 9

Corina Bille



Corinna

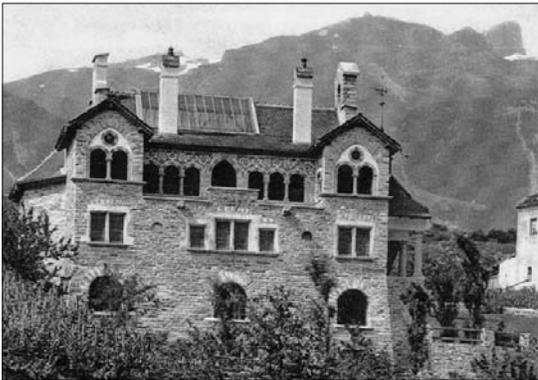
L'histoire des parents, un conte de fées ?

Bille: sa vie, ses œuvres

La vie de l'auteure Stéphanie Corinna Bille commence avec une belle histoire d'amour, proche du roman ou du conte de fées.

Edmond Bille, qui sera le père de Corinna, a la trentaine. Peintre talentueux, reconnu, riche, marié à une bourgeoise fortunée du pays de Vaud, il a déjà deux enfants et sa femme en attend un troisième.

Ils habitent une fastueuse demeure, le Paradou, un petit château original construit sur les hauts de Glarey à Sierre; le peintre l'a fait construire suite à un coup de cœur pour le village de Chandolin dans le val d'Anniviers. Il faut savoir qu'au début du vingtième siècle, les Anniviards venaient à Sierre pour le travail des vignes et séjournaient en des lieux tels que Muraz, Glarey ou encore Veyras.



Le Paradou à Sierre.

Catherine Tapparel, femme de santé fragile et qui sera la mère de l'auteure, vient d'une famille paysanne et nombreuse de Montana. Elle a quinze ans quand elle entre comme gouvernante au service des enfants du couple Bille. Mais Monsieur est quelque peu libertin et tombe rapidement amoureux de la jeune fille; il tente à maintes reprises de la séduire sans que sa femme s'en aperçoive.

Catherine Tapparel est sous le charme de ce Monsieur dont la prestance et le talent l'impressionnent beaucoup; elle en tombe amoureuse. Mais son éducation catholique et son sens de la droiture la forcent à s'éloigner de la maison de ses maîtres et à retourner dans sa famille. Durant son absence, Madame Bille accouche de son troisième enfant et meurt en couches avec le nouveau-né. Edmond Bille est désespéré. Il écrit une lettre d'amour à Catherine Tapparel qu'il supplie de



Catherine Tapparel, la future mère de Corinna.

l'épouser et de l'aider à élever ses deux premiers enfants. La paysanne de Corin accepte et devient Madame Bille, la reine du Paradou; elle a vingt ans.

Le 29 août 1912 naît Stéphanie Bille, qui prendra le nom d'écrivain de Corinna en hommage à la patrie (Corin) de sa mère. Elle aura encore, en plus de ses deux demi-frère et sœur, trois frères, René-Pierre, Jacques et André.

Une enfance merveilleuse

La petite Stéphanie, dite Fifon, grandit en princesse entre les exigences et les fantaisies de ce père protestant, original, libertin mais avant tout artiste. Elle lui servira de modèle pour certains tableaux et vitraux et se muera en actrice dans les pièces de théâtre qu'il fait jouer à ses enfants; elle sillonnera les routes du Valais dans sa Cottin-Desgouttes, alors l'unique automobile du canton; enfin, elle verra un premier film qu'il fait visionner à ses enfants dans la demeure familiale. Par lui, elle connaîtra de grands écrivains comme Romain Rolland, Pierre-Jean Jouve, Charles Baudoin, Charles-Ferdinand Ramuz, Rainer Maria Rilke, Israti Panait et bien d'autres qui séjourneront dans leur maison. Cependant, toutes ces richesses de connaissance et de liberté associées à la réputation sulfureuse de son père dans la petite bourgeoisie locale vaudront à Fifon bien des souffrances sur les bancs d'école sierrois, et un abîme la séparera de ses camarades.

Corinna avec sa mère.



De sa mère, Fifon reçoit d'abord l'exemple de la bonne éducation, de la discrétion et... la passion des livres. Hormis les nombreuses lectures que Catherine Tapparel Bille fait à Stéphanie, elle la soutiendra pendant toute sa vie dans sa vocation d'écrivain. La petite Fifon écrit très tôt de petits poèmes; elle sort les gros livres reliés de la bibliothèque, déploie de grandes cartes de géographie, écoute les discussions des artistes et des paysans que son père affectionne particulièrement. Elle court dans le



verger magnifique qui entoure la maison, se baigne dans les étangs de Finges et dans le lac des Quatre-Cantons près de leur maison de Rotzberg. Elle glisse sur un traîneau tiré par un cheval le long des berges enneigées du Rhône, monte avec ses parents et ses frères au chalet de Chandolin, si près du ciel. Fيفون recueille des émotions qui conduiront la plume de Corinna Bille aux frontières du rêve, là où la nature fantasmée égrène ses histoires. Beaucoup de contes pour la jeunesse sont la réminiscence de l'enfance riche et vivante de cette petite fille douée et sensible qui deviendra un grand écrivain.

L a vocation d'écrivain



Corinna (la première à gauche) avec ses amies de classe.

L'été 1928, Corinna Bille a 16 ans; une nuit, couchée dans son petit lit de fer laqué blanc d'adolescente, elle décide qu'elle sera écrivain et se lance cet étrange défi: « Pour la réussite d'un seul livre, je donnerais le bonheur en amour ».

Et Corinna écrit. Elle aime inventer, mais s'inspire aussi bien de faits divers, d'histoires vécues ou racontées que de sa propre vie. Elle note tous ses rêves et son œuvre se nourrit de cette existence seconde, poignante et libérée.

La liberté provocante de son père artiste et les traditions montagnardes de sa mère qui porte le costume valaisan sont le double héritage avec lequel Corinna réussit à bâtir une grande œuvre littéraire; en 1940, un peu plus de dix ans après cette nuit où elle a choisi une vie d'écriture, est publié « *Printemps* », un premier recueil de poèmes; en 1943, c'est « *Théoda* » qui sort de presse, son premier roman. Le livre est chaleureusement accueilli.



Corinna Bille a écrit à de nombreuses reprises pour «L'Abeille», hebdomadaire qui lui consacre en 1941 sa page de couverture.

En 1975, Corinna Bille reçoit le prix Goncourt de la nouvelle pour «*La Demoiselle sauvage*». La France la reconnaît alors comme l'un des meilleurs écrivains de langue française. Les éditions Gallimard l'accueillent, la Suisse lui fait la fête, mais un certain Valais officiel ricane à la décision des Goncourt et n'hésite pas à classer «*La Demoiselle sauvage*» dans la «littérature des cochons tristes». Corinna souffre de cette situation; ce n'est qu'à l'âge de 55 ans que, après un isolement qui lui paraît interminable, elle est enfin reconnue comme l'un des écrivains importants de son pays et de son temps.

U n premier amour

Edmond Bille, le père de Corinna, connaît C. F. Ramuz. Corinna admire l'écrivain vaudois et est également passionnée par le cinéma. En 1933, «*La Séparation des races*», roman de Ramuz, est adapté au cinéma et Corinna Bille, à qui l'on propose le travail de script-girl, n'hésite pas à se joindre à l'équipe de tournage.



Un matin de septembre, quelque peu anxieuse, Corinna attend toute l'équipe du film qui arrive de Paris. Le train entre en gare et elle remarque rapidement Vital Geymond, un acteur français qui doit jouer le rôle du paysan. Il a 36 ans, il est beau et grave, et son allure inspire tout de suite confiance à la jeune femme.

Le tournage, qui a lieu dans la région de Lens, est une période merveilleuse d'errance dans les montagnes et de campement dans des hôtels vides. Corinna marche la main dans celle de Vital. Les événements s'enchaînent très vite. Après le tournage, elle suit l'équipe sur la côte d'Azur pour les besoins du film. Elle découvre la mer, elle aime la voir, la respirer et elle nage avec intrépidité. Au



A l'époque de sa vie à Paris.

retour de ce voyage en France, Vital Geymond est invité à Chandolin, dans le chalet des Bille et, en février 1934, le mariage est célébré au Paradou. Corinna a 22 ans. Elle est très éprise de son mari et la perspective de s'installer à Paris l'enchanté.

Mais Vital a une profession qui l'oblige à sortir beaucoup et Corinna se retrouve souvent seule. Elle assiste aux concerts, lit énormément (Apollinaire, Dostoïevski, Proust, Faulkner), visite de nombreuses galeries d'art et se découvre des affinités avec les surréalistes.

Bientôt, elle se rend compte que son mari est certes charmant, mais qu'il s'intéresse plus à son chien qu'à elle-même. Pendant les deux ans que durera leur vie de couple, leur union ne sera jamais consommée. Le ridicule de la situation blesse amèrement Corinna. La vie suit son cours, mais partout elle traîne cette humiliation de ne pas être femme. Cette situation

ne peut plus durer et Corinna finit par faire son baluchon. Elle rentre en Valais après deux années de souffrance silencieuse, qui ont inspiré la nouvelle «*La Sainte*».

L a rencontre décisive avec Maurice Chappaz

Le 25 janvier 1942, elle rencontre Maurice Chappaz qui deviendra son époux. C'est avec lui, mais aussi avec son frère René-Pierre et d'autres amis, que Corinna va entreprendre une nouvelle aventure, celle de la «*Chevalerie errante*». Fous de Cervantes, de nature et de liberté, tous en quête de poésie et d'amour, ils vagabondent jour après nuit au fil des saisons. Ils marchent sur les chemins du Valais avec, dans leur musette, quelques pommes ou pêches du Paradou, une tranche de mouton séché, du seigle, une tomme. Ils dorment dans des



Corinna Bille et son mari Maurice Chappaz.

clochers ou des abris de fortune et chassent ou mendient pour se nourrir.

Ils ne songent qu'à vivre différemment, passionnément et proches de la nature primitive. Souvent, les gens qui les voient passer les montrent du doigt, se tapent le front et disent de Corinna et de Maurice, son amoureux: «*La princesse traîne son petit pauvre*». Ils organisent une lutte contre l'invasion militaire à Finges, une grève de la faim et une marche non-violente à Sion.

La bohème de la «*Chevalerie errante*» s'achève lorsque Corinna et Maurice décident de vivre ensemble.

Le couple ne peut cependant se marier officiellement, Corinna n'ayant pas obtenu le divorce de l'acteur français Vital Geymond, ni des autorités valaisannes, ni du Vatican. Il scelle son union par une marche de Lausanne à Yvonnand. Ce n'est que cinq ans plus tard, grâce à un oncle de Maurice Chappaz, le juriste Troillet, que Corinna deviendra l'épouse de Maurice. Leur fils aîné, Blaise, a déjà trois ans. De leur union naissent encore deux enfants, Achille et Marie-Noëlle.

Ils mènent une vie de couple peu ordinaire, où rien ne se soustrait aux idéaux de vivre pour l'art, pour la poésie et à la nécessité d'écrire. C'est une vie d'errance qui les conduit, par manque d'argent, d'un habitat à l'autre, de baraques abandonnées sans confort (Finges, Geesch, Raron) aux maisons des différents membres de la famille

où ils trouvent refuge (le Châble, le Paradou à Sierre ou le chalet de Chandolin), d'une maison vigneronne à Fully à une chambrette de Lausanne, alors capitale de l'édition romande. Ils finissent par déposer leurs bagages à Veyras où ils construisent une petite maison rose, le premier «*chez soi*» de Corinna Bille.

Ils acquièrent plus tard un chalet aux Mayens de Réchy, aux Vernys, lieu

Corinna avec ses enfants Blaise et Achille.





Corinna et Maurice à Geesch.

sauvage, de forêts et de torrents, lieu d'enchantements, que fouleront les pieds de «*La Demoiselle sauvage*», où «*Les Forêts obscures*» se pencheront comme une fée ou une sorcière sur l'isba de «*Russie*», et où Corinna Bille tracera sans fin des mots sur le papier. Maurice Chappaz doit s'absenter beaucoup pour son travail d'écriture et la subsistance du couple. Entre deux tâches, Corinna ne cesse d'écrire, dans une sorte d'urgence, recopiant trois fois ses textes, travaillant sur plusieurs

créations à la fois. Elle note ses rêves, recueille des récits de vie, crée des contes pour ses enfants et, plus tard, pour ses petits-enfants.

Ce sont des années de grande souffrance, de fatigue et de solitude, marquées par le manque d'argent, la maladie et la non-reconnaissance de son statut d'écrivain. Années pourtant illuminées tant par l'amitié d'un architecte tessinois, Kummer, chez lequel elle passera de nombreux séjours, que par un amour clandestin lors d'une convalescence au Pradet sur la côte d'Azur française (cf. le roman «*Œil-de-mer*»). Elles seront aussi assombries par la mort du père, Edmond Bille, en 1959. Catherine Bille, la mère de Corinna, disparaît en 1974, atteinte d'artériosclérose. La vision de cette mère tant aimée qui s'en va peu à peu déchire le cœur de Corinna. Avec la mort de la paysanne qu'aima le prince du Paradou, Corinna perd celle qui, la première, a cru en elle et en sa vocation d'écrivain.

«*J'ai toujours écrit*», dira Corinna. «*Je serais morte de ne pas écrire*». Celle qui, entre deux coups de fer à repasser, priait le ciel que ne lui vienne pas l'envie d'écrire, laissera derrière elle une quantité d'œuvres, dont certaines inachevées, sur des centaines de bouts de papier, de morceaux de nappe de restaurant ou de notes d'hôtel.

Corinna lors d'un repas de presse.





Jusqu'au dernier voyage

Après avoir rêvé le monde, Corinna Bille découvre enfin les noms qui dansaient sous ses yeux depuis l'enfance, quand elle se penchait sur les cartes de géographie : Moscou qu'elle visite avec un collectif d'écrivains (cf. le roman «*Les Invités de Moscou*»), la Côte d'Ivoire, le

Niger, où elle rejoint son fils aîné ingénieur et où naîtra sa première petite fille, ainsi que le Liban, où Maurice et elle retrouvent un ami écrivain. Mais c'est la Russie qui exerce sur Corinna son charme princier et où elle retournera avec une amie d'enfance. Malgré une grande fatigue, elle réalise enfin son rêve et part sur le Transsibérien avec son mari.



Sur le Transsibérien, son dernier voyage...

De retour de voyage, Corinna Bille est hospitalisée; elle est gravement malade et, sur son lit d'hôpital, les manuscrits dansent; si seulement la mort pouvait reculer un peu ses avances pour qu'elle puisse encore écrire. Corinna Bille meurt le 24 octobre 1979 à l'hôpital de Sierre. Elle est enterrée au cimetière de Veyras. Elle s'en est allée comme elle l'avait écrit, par la petite fenêtre bleue des icônes.

Sur la pierre de sa tombe, on peut lire dans les entrelacs du lierre : «*Dans ma maison de bois, au-dessus des nuages, je pense à la terre*».

Elle nous a laissé un trésor d'écriture et, sans nul doute, sa plume d'ange laisse çà et là quelques gouttes d'or quand le ciel est clair.

Merci Chère Corinna...



Le spectacle « *Chère Corinna...* » : hommage conté à Corinna Bille



Depuis 1999, nous racontons en duo des histoires aux adultes et aux enfants. Passionnées par l'écriture de Corinna Bille, nous décidons en 2000 de lui rendre hommage avec une création qui lui soit entièrement consacrée. Ainsi naît « Chère Corinna... », un spectacle où se répondent la vie et l'œuvre de l'auteure Corinna Bille. La danse et la musique s'associent aux voix des deux conteuses, offrant ainsi une dynamique au spectacle et complétant son aspect visuel.

Une heure et demie de voyage dans le monde étrange, sensible, sensuel, parfois cruel d'une auteure trop souvent méconnue et qui a su mieux que personne raconter des histoires universelles d'hommes et de femmes où la magie de la nature est omniprésente.

Christine Métrailler et Anne Martin
conteuses et auteures du spectacle « *Chère Corinna...* ».

D'après Corinna Bille, « Le Vrai Conte de Ma Vie », aux éditions Empreintes.

Ce spectacle a été joué le 22 avril 2005, à la maison bourgeoise de Montana dans le cadre du programme culturel proposé par le Conseil bourgeoisial de Montana.



Corinna Bille: **N**ous étions une belle famille...

autour
d'une photo
de famille

Il y a deux ans, parlant de Corinna, Maurice Chappaz m'a présenté la photo de ce qu'il considérait être une « belle famille » d'autrefois, modèle d'une société paysanne révolue.

Il aurait voulu connaître les noms de chacun. Je suis parti sur la piste, en fouillant d'abord les registres paroissiaux; ensuite, l'initiative de M^{me} Paola Masciulli, conseillère bourgeoise à Montana, m'a donné l'occasion de rencontrer des cousins de Corinna Bille, descendants qui ont heureusement pu mettre un nom sur tous les visages¹ de leurs ancêtres.

Corinna Bille, dans un des derniers livres publiés de son vivant², évoque comme suit la famille de sa mère Catherine-Virginia:

« Mon père au village c'était quelqu'un. Il fut durant des années Grand-Châtelain, c'est-à-dire juge.

Mais nous étions une belle famille. Quinze enfants ! On ne pouvait plus nous garder à la maison. Mes frères et sœurs étaient déjà partis en place ou en apprentissage. Et selon la coutume, ils envoyaient à nos parents tout l'argent qu'ils gagnaient. Grâce à eux, mon père put commencer à acheter du bien ».



Pierre-François Mettan
auteur du livre «*Le Partage de minuit Corinna Bille et Maurice Chappaz*».

Le père, Pierre-Joseph Tapparel

Le père, Pierre-Joseph Tapparel s'est remarié en 1877 avec Adélaïde Romailier. Lors d'un premier mariage, il avait eu deux enfants, qui figurent sur cette photo: Louis, visiblement plus âgé (deuxième depuis la droite, au dernier rang) et Joséphine, à droite de Catherine (deuxième depuis la droite, dans la rangée du milieu). Selon les indications de M. Francis Tapparel, l'actuel

¹ Avec M^{me} Masciulli, nous avons rencontré quatre cousins de Corinna Bille: Madeleine Tapparel, née en 1920 (fille de Casimir), Ernest, né en 1920 (fils de Stéphanie), Adèle et Gustave Tapparel, nés en 1924 et 1932 (enfants de François). Pour l'histoire plus large de la famille, voir aussi le travail bien documenté de Pascal Rey, «La famille Tapparel à Montana», dans un récent numéro de *L'Encoche* (2001).

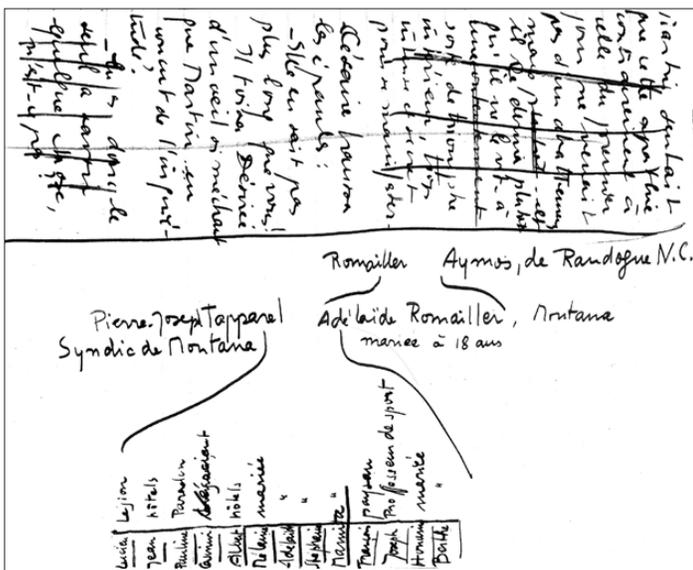
² «*Virginia 1891*», *Deux passions*, Editions Bertil Galland, 1979. C'est dans ce livre que le lecteur retrouvera le plus d'allusions à la vie de Montana.



De gauche à droite, au premier rang: Pierre-Joseph (1898), Henriette Honorine (1897), la mère Adélaïde (1856), le père Pierre-Joseph (1844) et Berthe (1900); au rang du milieu: Catherine (1891), Joséphine (1872), Stéphanie (1890), Adélaïde (1889), Pauline (1883), Mélanie (1887); au dernier rang: Lucien (1877), Joseph-Casimir (1881), Jean (1879), François-Erasme (1892), Louis (1870), Jules-Albert (1885).

président de la commune, Pierre-Joseph exerçait la fonction de *syndic*: avant que la communauté de Montana ne soit devenue indépendante en 1905, celui-ci la représentait dans la grande commune de Lens. Lors de son deuxième mariage, Pierre-Joseph a eu quinze enfants, dont deux sont morts en bas âge. Sur cette photo m'impressionnent les grandes mains d'un homme qui semble incarner la force et la stabilité. Par contre, dans «*Théoda*», la jeune adolescente Virginia évoque plutôt un sentiment d'étrangeté. Elle décrit aussi le visage de son père: «*Souvent le visage des hommes d'ici m'étonnait, même celui de mon père. La sauvagerie peut donner aux gens l'air un peu fou, sans qu'ils le soient le moins du monde. Il me semble maintenant que je n'aurais plus pu aimer un paysan, ni vivre avec lui*³».

³ «Virginia 1891», p. 197.



Manuscrit du «Sabot de Vénus» avec notes généalogiques.

Les enfants, gros plan sur Lucien

Les enfants qui ont survécu se trouvent tous sur la photo: ils sont énumérés par Corinna Bille dans un arbre généalogique griffonné à la hâte sur un manuscrit du «Sabot de Vénus», roman publié en 1952: elle y fait la liste des treize enfants dans un ordre à peu près chronologique, Lucien étant l'aîné et Berthe la cadette. Mamita est le surnom donné à Catherine. Le lec-

teur s’amusera de constater que, si pour chaque garçon la profession est indiquée, les filles reçoivent pour unique mention «mariée» !

Comme cela était très courant à l’époque, les aînés quittaient la famille pour trouver du travail à l’étranger. Jean a fait sa vie dans la région de Lyon; Corinna nous dit, dans un détail très piquant, qu’il «ne voulait pas d’une fille de Montana (parce qu’elles sentaient le fumier)⁴».

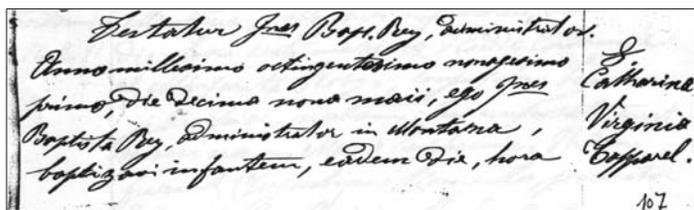
Nous en savons plus sur la vie de Lucien Tapparel. Observez bien la photographie: celui qui porte une casquette, tout en haut à gauche, c’est lui. Seulement, et le détail m’a été signalé par Ernest Rey, la photo a été truquée ! En effet, la tête, plus grosse, et le bras, dessiné, ont été rajoutés; c’est que Lucien Tapparel, à l’époque de la photo, se trouve bien loin du Valais, à la Légion étrangère. J’ai eu l’occasion de lire deux liasses de lettres écrites par Lucien Tapparel. La première se trouve dans le

⁴ Corinna Bille, «Le vrai conte de ma vie», p. 447: ce livre est une reconstitution, faite après la mort de l’écrivain, de ce qui aurait pu être son autobiographie. Le même détail piquant se retrouve dans «Virginia 1891», p. 191.



fonds Corinna Bille, aux Archives littéraires à Berne. Lucien écrit à sa famille de Montana depuis l'Algérie et l'Indochine. Cette vie est devenue romanesque sous la plume de sa nièce Corinna: dans son premier roman «*Théoda*», elle utilise en effet les lettres telles qu'elle les a trouvées dans les archives de sa mère. Lucien y est devenu Léonard et, pour la jeune fille qui raconte l'histoire terrible du meurtre de Barnabé, il représente l'appel de l'ailleurs. Il existe aussi une autre liasse qui se trouve aux Archives cantonales de Sion; Lucien écrit au mari de Catherine, Edmond Bille, des lettres et des cartes depuis le front: il a été en effet engagé dans la guerre de 1914-1918. Il y mentionne notamment l'envoi d'un trophée de guerre, un casque «boche»! Lucien Tapparel a survécu à la guerre et s'est établi dans la région de Montélimar.

Les onze autres enfants ont eu quant à eux une nombreuse descendance dans la région de Montana.



Extrait de baptême de la mère de Corinna, née Catherine Virginie Tapparel.

Catherine, la mère de Corinna

Je ne m'arrêterai que brièvement sur la descendante la plus illustre de la famille, Catherine, dont la vie est retracée dans la première partie de l'article.

L'histoire du mariage entre la bergère et le prince a été largement évoquée par Corinna Bille dans «*Virginia 1891*». Rappelons-en les prémices, en ajoutant les précisions livrées par les témoignages des archives⁵. En 1911, Edmond Bille perd sa première épouse et, dans une lettre passionnée datée du 27 juin 1911, appelle à son secours la jeune fille qui s'occupait de ses enfants:

⁵ Gilberte Favre, dans sa biographie de Corinna Bille «*Le vrai conte de sa vie*», évoque cette lettre que j'ai pu lire aux Archives littéraires à Berne. Corinna raconte, dans «*Virginia 1891*» (p. 192), que sa mère a brûlé toutes les autres, tant celles-ci étaient passionnées!



« J'avais tout, ... je n'ai plus rien –. J'étais entouré, j'étais aimé, que dis-je, adoré... et maintenant je suis seul, et il me semble parfois être au fond d'un trou profond et noir où je suis seul à pleurer, tandis que les autres vivent, s'aiment et jouissent au-dessus de moi.

Qui me donnera, dis, maintenant, cette tendresse dont j'ai tant besoin pour vivre; qui pourra être pour mes quatre petits ce qu'était leur mère... ».

Les nombreuses études consacrées à Corinna Bille ont dans l'ensemble assez peu mis en évidence tout ce que l'écrivain devait à sa famille maternelle. Or, Corinna, contrairement à beaucoup d'écrivains célèbres qui ont inventé des pseudonymes qui gommaient leurs origines, choisit son nom d'écrivain en référence au village de Corin, signifiant ce qu'elle devait à sa « matrice ».



La mère de Corinna (à droite) et sa famille, les Tapparel.

Corinna avait une relation très profonde avec sa mère, qui lui a raconté beaucoup d'histoires liées à son enfance; elle gardait précieusement les lettres que ses oncles et tantes avaient adressées à sa mère, les utilisant au besoin pour ses livres de fiction, comme nous l'avons vu pour Lucien. Il faut cependant insister sur le fait que Corinna dépasse cet ancrage local: si elle est un grand écrivain, c'est

qu'elle trouve dans les histoires qu'elle raconte une résonance universelle. De cette « belle famille », Corinna ne retient pas les « jolies » histoires: elle est fascinée par l'absolu de la passion ou les mystères de certains comportements humains; elle sonde les âmes et les corps des êtres fragiles qui ne trouvent pas leur compte dans une société trop cartésienne. Ainsi dans « *Théoda* »,



à partir d'un fait divers, la dernière exécution capitale en 1842, elle raconte une vieille histoire de famille. Que l'ancêtre, complice d'un meurtre passionnel, ait été son arrière-arrière-grand-père n'a finalement que peu d'importance⁶: l'originalité de Corinna, c'est de faire raconter cette histoire par une jeune adolescente bouleversée par ce qu'elle voit.



Corinna portant la main à son chapeau, avec ses frères et sœurs.

Origine de la photo: une hypothèse

Pour terminer, je donnerai quelques indications sur les lieux et l'époque de la photographie de la famille Tapparel en page 42. Divers recoupements avec d'autres photos permettent d'affirmer avec certitude que celle-ci a été prise au Paradou, à Sierre. Edmond Bille avait fait construire ce bâtiment imposant en 1905. Dans la partie centrale se trouvait l'atelier du peintre, éclairé par une verrière. C'est là que la famille Tapparel a posé pour le photographe Zufferey de Sierre.

Pour dater cette photo, l'exercice est plus difficile: je propose une hypothèse. Il fallait une occasion importante pour réunir toute la famille en grande tenue à Sierre et faire venir le photographe. Certes, Lucien n'est pas là, mais on aura compris qu'il fallait que, d'une manière ou d'une autre, il figure sur la photo. Cette occasion, n'aurait-ce pas été le mariage de Catherine et d'Edmond, le 6 février 1912 ?

Pierre-François Mettan

Certaines photos ont été reprises du livre «*Le vrai conte de sa vie*» de Gilberte Favre, Editions 24 Heures, 1981.

⁶ Les registres paroissiaux m'ont fait remonter jusqu'à François-Grégoire Rey, né en 1799 et décapité le 28 février 1842. Corinna Bille a retrouvé les pièces du procès aux Archives cantonales. «*Théoda*», lors de sa première publication en 1943, reçut des éloges unanimes.